

## Études de cas en français

### 1.5 Les voix du texte

#### Étude de cas N° 1.5

**Juan Rulfo, « Dis-leur de ne pas me tuer ! »,  
nouvelle incluse dans *El Llano en flammes*, 1953  
(extrait du début de la nouvelle).**

**Traduction de Gabriel Iaculli pour Gallimard.**

- Dis-leur de ne pas me tuer, Justino ! Allez, va leur dire ça. Par pitié. Dis-leur ça. Qu'ils m'épargnent par pitié.
- Je ne peux pas faire ça. Il y a là un sergent qui ne veut pas entendre parler de toi.
- 5 — Débrouille-toi pour qu'il t'écoute. Tu es assez dégourdi pour ça, dis-lui que j'ai eu bien assez peur comme ça ! Dis-lui qu'il m'épargne simplement, par pitié.
- Il ne s'agit plus de te faire peur. Il paraît qu'ils vont te tuer, pour de bon. Et moi, je ne veux pas retourner là-bas.
- 10 — Vas-y encore une fois. Encore une fois seulement, voir un peu ce que tu obtiens.
- Non, je n'ai pas envie d'aller là-bas. On dit que je suis ton fils. Et si je vais les voir trop souvent, ils finiront par savoir qui je suis et ils me fusilleront moi aussi. Mieux vaut laisser les choses comme elles sont.
- 15 — Allez, Justino. Dis-leur d'avoir un peu pitié de moi. Dis-leur simplement ça.
- Justino a serré les dents puis il a secoué la tête en disant :
- Non.
- Et il a secoué la tête encore un bon moment.
- 20 — Dis au sergent qu'il te laisse voir le colonel. Et dis-lui que je me fais vieux. Que je ne vaux plus grand-chose. Ça lui apportera quoi, de me tuer ? Rien du tout. Il doit tout de même bien avoir une âme. Dis-lui de m'épargner pour sauver son âme.
- Justino s'est levé du tas de pierres où il s'était assis et s'est dirigé vers la porte de l'enclos. Puis, il s'est retourné pour dire :
- 25 — Bon, j'y vais. Mais si par malheur ils me fusillent moi aussi, qui prendra soin de ma famille et des enfants ?
- La providence, Justino. Elle s'occupera d'eux. Et toi, occupe-toi d'aller là-bas et de voir ce que tu peux faire pour moi. C'est ça, le plus urgent.
- 30 Ils l'avaient amené ici à l'aube. Et maintenant, c'était le matin et il était encore là, attaché à un poteau à attendre. Il ne pouvait rester une minute tranquille. Il avait même essayé de dormir un petit moment pour se calmer. Mais le sommeil l'avait quitté. La faim l'avait quitté, elle aussi. Il n'avait envie de rien. Simplement de vivre. Maintenant qu'il savait parfaitement qu'on allait le tuer, il 35 lui était venu une drôle d'envie de vivre comme à quelqu'un qui viendrait de ressusciter.
- Qui aurait pu dire que cette affaire si vieille, si sordide, qu'il croyait si bien enterrée, allait refaire surface. Cette affaire pour laquelle il a dû tuer don Lupe. Pas à cause de ceci ou de cela, comme les gens d'Alima ont voulu faire croire, mais parce qu'il avait ses raisons à lui. Lui, il revoyait tout :
- 40 Don Lupe Terreros, le propriétaire de la Puerta de Piedra, et, pour être plus précis, le parrain d'un de ses enfants. Que lui, Juvencio Nava, a justement dû tuer à cause de ça ; parce que Don Lupe était le propriétaire de la Puerta de

45 Piedra et aussi le parrain de son enfant, et qu'il avait refusé le pâturage pour ses bestiaux.

D'abord, il n'avait rien dit, par amitié, tout simplement. Mais après, quand la sécheresse était venue, quand il avait vu que ses bêtes harcelées par la faim mouraient l'une après l'autre et que Don Lupe lui refusait toujours l'herbe de son pré alors, il avait démolri la barrière et conduit son troupeau de bêtes maigres 50 jusqu'à l'herbage où elles s'étaient rempli la panse. Ça, ça ne lui avait pas plu, à Don Lupe, et il avait fait réparer la clôture, pour que lui, Juvencio Nava, aille encore ouvrir la brèche. Tant et si bien qu'on la réparait le jour et qu'on le rouvrait la nuit, et, pendant ce temps, le bétail était là, toujours collé à la clôture, toujours à attendre ; son bétail à lui, qui, avant, devait se contenter de humer l'odeur de l'herbe sans pouvoir y goûter.

55 Don Lupe et lui se disputaient et se disputaient encore sans arriver à se mettre d'accord.

Jusqu'au jour où Don Lupe lui a dit :

— Écoute, Juvencio, la prochaine bête que tu fais entrer dans le pré, je te la tue.

60 Et où, lui, il lui a répondu :

— Écoutez, Don Lupe, c'est pas ma faute, à moi, si les bêtes cherchent leurs aises. Elles ne connaissent pas le mal. Alors, vous allez voir, si vous me les tuez.

65 « Et il m'a tué un taurillon.

« Ça s'est passé il y a trente-cinq ans, en mars, puisque, en avril, je courais déjà la montagne pour échapper à la justice. [...] Toute ma vie, c'a été comme ça. Pas un an ou deux, non. Toute la vie. »

70 Et c'était maintenant qu'ils venaient le chercher, quand, il n'attendait plus personne, sachant bien que les gens oublient, maintenant qu'il croyait pouvoir enfin couler au moins ses derniers jours tranquilles. « C'est déjà ça, se disait-il. Je vais pouvoir faire de vieux os. Ils vont me laisser en paix. »

75 Cet espoir, c'était tout ce qui avait compté pour lui. Et c'est à cause de cet espoir qu'il avait tant de mal à se faire à l'idée de mourir comme ça, brusquement, à cette heure de sa vie, après avoir tellement lutté pour échapper à la mort ; après avoir passé le plus clair de sa vie à cavaler d'un endroit à l'autre talonné par la peur, et alors qu'il n'avait plus sur les os qu'une peau coriace, tannée par tous ces mauvais jours où il devait se cacher de toute le monde.

N'avait-il pas, à cause de ça, perdu sa femme ? Le jour où on lui avait 80 annoncé qu'elle était partie, l'idée d'aller la chercher ne lui était même pas venue. Pour éviter de descendre au village, il l'avait laissée partir sans chercher à savoir ni où ni avec qui elle s'en allait. Il l'avait laissée filer comme tout le reste, sans rien faire. Maintenant, la seule chose qu'il lui restait à défendre, c'était sa peau. Et il la défendrait comme il le pourrait. Il ne devait pas se laisser tuer. Il ne devait pas. Et maintenant moins que jamais.

### Commentaire

L'extrait choisi pour montrer comment les différentes voix peuvent se manifester dans un texte est le début d'une nouvelle du Mexicain Juan Rulfo, l'un des écrivains latino-américains les plus importants du XX<sup>e</sup> siècle. La nouvelle raconte l'histoire de Juvencio Navas, un paysan pauvre qui commet un meurtre plusieurs années avant le moment évoqué dans la nouvelle. Cela s'est produit à une époque où les animaux de Navas commençaient à mourir de faim parce que les champs frappés par la sécheresse auxquels Navas avait accès ne leur fournissaient pas assez de nourriture. Dans la ferme voisine, appartenant à Guadalupe Terreros, le *compadre* de Navas

(c'est-à-dire le parrain de l'un de ses enfants), il y avait assez d'herbe pour nourrir le bétail, mais le propriétaire avait strictement interdit aux animaux de Juvencio de pénétrer dans sa propriété, menaçant de les tuer si sa volonté n'était pas respectée (« Écoute, Juvencio, la prochaine bête que tu fais entrer dans le pré, je te la tue », lignes 57-58). Juvencio Navas avait répondu par une menace vague mais ferme : « Alors, vous allez voir, si vous me les tuez » (lignes 61-62). Sans se laisser intimider, Don Lupe tue l'un des animaux de son *compadre* quand il constate que Juvencio n'a pas respecté sa volonté. La réaction de Juvencio est immédiate : il tue Don Lupe et, par conséquent, doit passer le reste de sa vie à « échapper à la justice » (ligne 65). Juvencio espère qu'avec le temps, son histoire sera oubliée. De nombreuses années s'écoulent et un jour, alors que Juvencio pense ne plus être en danger, des soldats arrivent avec un ordre d'un sergent, l'informant qu'il est condamné à mort et le font prisonnier. Dans la seconde partie du récit, le lecteur va apprendre que le sergent qui a donné l'ordre de sa capture n'est autre que le fils de Guadalupe Terreros, qui était très jeune au moment de la mort de son père et qui est maintenant déterminé à faire en sorte que Juvencio Navas soit puni.

L'extrait présente le dialogue qui ouvre le récit, lorsque Juvencio Navas supplie son fils Justino d'aller implorer la pitié de ceux qui vont l'exécuter. Ce fragment montre le jeu subtil que Rulfo met en place entre différentes voix dans un récit à la troisième personne. Bien qu'une forme de dialogisme soit parfois perceptible (par exemple dans la résonance du discours religieux lorsque Juvencio demande au sergent de l'épargner « pour sauver son âme », ligne 23), le procédé polyphonique fondamental dans ce texte est l'utilisation du discours direct, du discours indirect, du discours indirect libre et du discours narrativisé.

Il s'agit d'une narration à la troisième personne. Une histoire racontée par quelqu'un qui n'est pas impliqué dans les événements racontés suppose, en principe, un point de vue extérieur, c'est-à-dire une perspective différente de celle des personnages impliqués dans les événements (qui sont, dans le passé, Juvencio Navas et Guadalupe Terreros et, dans le présent, Juvencio, Justino, les soldats et le sergent). L'histoire de Rulfo commence sans aucune introduction. Le lecteur doit reconstituer peu à peu, à partir de ce qu'il lit, ce qui se passe et ce qui s'est passé auparavant.

Le fait d'ouvrir le récit par un dialogue au style direct permet au lecteur d'avoir un accès immédiat à ce que ressentent le protagoniste et son fils. Juvencio Navas est désespéré parce qu'il est prisonnier et parce qu'il sait qu'il va mourir. Il demande donc à son fils d'intercéder et de demander la clémence. Justino a peur, car demander la clémence signifie s'adresser à des personnes qui ont beaucoup de pouvoir, des personnes dont les réactions peuvent être excessives et injustes. L'instance à laquelle il faut demander la clémence est une troisième personne du pluriel, comme l'indiquent le titre et la première phrase du récit (« Dis-leur de ne pas me tuer »). Cette troisième personne du pluriel contient la référence à des personnes concrètes (le sergent et ses soldats) et la référence à une dimension impersonnelle (valeur fréquente dans la troisième personne du pluriel en espagnol, proche du *on* français). La troisième personne de « dis-leur » renvoie en effet à une instance que Juvencio perçoit comme supérieure, abstraite, inatteignable, une instance dont font partie les soldats et le sergent, mais aussi les supérieurs du sergent et tous les représentants des institutions. C'est le monde des puissants et des décideurs, une partie de la société qui est totalement étrangère au monde de Juvencio.

Les répétitions (de « dis-leur » par exemple), les phrases courtes (entre un et cinq mots), la syntaxe et le vocabulaire familier (« Débrouille-toi », « je me fais vieux ») et l'utilisation du diminutif (« un peu pitié ») accentuent la force dramatique du discours direct. Mais comme le genre choisi est la fiction narrative et non le drame, le narrateur à la troisième personne reprend l'histoire après ce dialogue entre Juvencio et Justino

et raconte ce qui s'est passé un peu plus tôt (« Ils l'avaient amené ici à l'aube », ligne 31). L'introduction de l'adverbe « maintenant » dans la phrase suivante (« Et maintenant, c'était le matin et il était encore là », lignes 31-32) montre que le récit s'articule depuis le présent et que le point de vue adopté est celui de Juvencio. Bien que l'évocation littérale des paroles du personnage principal soit abandonnée et que l'histoire soit racontée à la troisième personne, le point de vue de Juvencio est toujours privilégié par le biais du discours indirect libre. Le récit suit les pensées de Juvencio. Il ne s'agit pas d'une troisième personne neutre, mais d'un point de vue fortement imprégné de la subjectivité d'un personnage. Les verbes introductifs (tels que « pensait que » ou « sentait que ») qui pourraient expliciter le point de vue adopté sont omis et c'est le rythme de la pensée du vieux paysan qui est mis en avant :

La faim l'avait quitté, elle aussi. Il n'avait envie de rien. Simplement de vivre. Maintenant qu'il savait parfaitement qu'on allait le tuer, il lui était venu une drôle d'envie de vivre comme à quelqu'un qui viendrait de ressusciter.

Qui aurait pu dire que cette affaire si vieille, si sordide, qu'il croyait si bien enterrée, allait refaire surface. Cette affaire pour laquelle il a dû tuer don Lupe. Pas à cause de ceci ou de cela, comme les gens d'Alima ont voulu faire croire, mais parce qu'il avait ses raisons à lui. (lignes 33-40)

D'autres marques du discours indirect libre qui ajoutent du dramatisme et montrent que le fil conducteur de la narration est ici la pensée de Juvencio sont l'expression « qu'il croyait si bien enterrée » (dans laquelle le pronom personnel se réfère à Juvencio), la gradation et le parallélisme de la phrase « si vieille, si sordide, si bien enterrée » et l'utilisation d'expressions du registre familier comme celles qui étaient déjà utilisées par les personnages dans le dialogue du début (par exemple « Pas à cause de ceci ou de cela »). Le démonstratif « cette » (dans « cette affaire ») marque une distance par rapport à ce qui est évoqué. Il y a une distance non seulement entre les événements évoqués et le narrateur de l'histoire, mais aussi entre ces événements et le présent de Juvencio. Et nous trouvons de nouvelles marques du point de vue du protagoniste dans l'expression « il a dû tuer don Lupe » (qui présente le meurtre comme une obligation liée à une loi de respect de la vie et de l'innocence des animaux, une loi supérieure à celle qui motive maintenant la condamnation à mort de Juvencio) et dans la distance prise par rapport au point de vue des « gens d'Alima », qui sont les personnes qui ont voulu faire croire à la gratuité du meurtre (« à cause de ceci ou de cela »), en ignorant les « raisons » de Juvencio. L'évocation de la voix des gens d'Alima se fait à travers un discours indirect introduit par un verbe (« ont voulu faire croire »). Ce verbe introducteur est inséré dans le discours indirect libre qui suit le flux des pensées de Juvencio.

Dans les lignes qui suivent celles que nous venons de citer, il est intéressant de noter que le point de vue de Juvencio est maintenu. Cependant, le discours narrativisé est souvent utilisé lorsque les arguments de don Lupe sont reproduits. C'est le cas lorsque nous lisons : « il avait refusé le pâturage pour ses bestiaux » (lignes 43-44), « Don Lupe lui refusait toujours l'herbe de son pré » (lignes 47-48) ou « Don Lupe et lui se disputaient et se disputaient encore sans arriver à se mettre d'accord » (lignes 54-55). Dans ces trois cas, au lieu de citer (directement ou indirectement) les propos des personnages, leur point de vue est synthétisé pour faire avancer l'action. Le verbe « se disputer » renvoie à une série d'échanges verbaux, mais au lieu de reproduire textuellement les voix de Lupe et de Juvencio, le narrateur résume leurs propos. Le discours de Lupe - et ponctuellement celui de Juvencio - sont ainsi narrativisés.

Un bref dialogue au style direct introduit par des tirets marque ensuite un changement de rythme. Le lecteur perçoit clairement ce changement dans

l'organisation du texte sur la page. C'est ainsi que se termine l'évocation de l'épisode de tension entre Juvencio Navas et Guadalupe Terreros. Nous pouvons lire :

— Écoute Juvencio, la prochaine bête que tu fais entrer dans le pré je te la tue.

Et où, lui, il lui a répondu :

— Écoutez, Don Lupe, c'est pas ma faute, à moi, si les bêtes cherchent leurs aises. Elles ne connaissaient pas le mal. Alors, vous allez voir, si vous me les tuez. (lignes 57-62)

Avec cet échange verbal au style direct, nous atteignons le point culminant de la tension entre Juvencio et don Lupe. L'espace typographique après la menace de Juvencio (ligne 63) confirme qu'il s'agit d'une ponctuation du récit, d'une pause dans la narration. Un autre détail intéressant dans ce bref dialogue (un détail qui est perceptible parce que le dialogue est transcrit au style direct) est la différence de traitement entre les deux personnages : Juvencio vouvoie don Lupe, tandis que don Lupe tutoie Juvencio. Don Lupe sait que son voisin lui est économiquement et socialement inférieur.

Pour revenir au présent et maintenir la tension narrative, Juvencio Navas prend la parole immédiatement après. Pour ce faire, il ne sert pas du discours indirect libre à la troisième personne, mais d'un discours direct à la première personne. Si l'on compare cette première personne de Juvencio avec l'échange susmentionné, on constate que le nouveau discours direct de Juvencio est d'un autre ordre. Il ne s'agit plus de citer des paroles prononcées trente-cinq ans auparavant, mais d'introduire directement ce que Juvencio pense au présent :

« Et il m'a tué un taurillon.

« Ça s'est passé il y a trente-cinq ans, en mars, puisque, en avril, je courais déjà la montagne pour échapper à la justice. [...] Toute ma vie, c'a été comme ça. Pas un an ou deux, non. Toute la vie. »

Et c'était maintenant qu'ils venaient le chercher, quand, il n'attendait plus personne, sachant bien que les gens oublient, maintenant qu'il croyait pouvoir enfin couler au moins ses derniers jours tranquilles. « C'est déjà ça, se disait-il. Je vais pouvoir faire de vieux os. Ils vont me laisser en paix. » (lignes 64-71)

L'utilisation de guillemets et l'introduction d'une première personne qui parle après avoir passé toute sa vie en fuite marquent une nouvelle coupure. L'objectif est d'introduire, le plus directement possible, les pensées du personnage. À l'exception d'une insertion occasionnelle entre virgules (« se disait-il ») à la fin des lignes citées, il n'y a presque pas de verbes pour introduire les propos au style direct. Le lecteur ne rencontre pourtant aucune difficulté à comprendre qu'il s'agit des pensées du vieux paysan. Juvencio se souvient de son passé et quand bien même le récit aurait pu être prolongé à la première personne du singulier après la phrase « Ce fut toute sa vie », la première personne n'est pas l'option choisie. Réduire le point de vue à la première personne de Juvencio reviendrait, en effet, à donner la priorité à un seul personnage, et dans ce récit de Rulfo (comme dans beaucoup d'autres de cet auteur), il s'agit de donner la parole à une série de personnages (une manière de montrer la diversité des points de vue, des sensibilités, des réactions). Dans « Dis-leur de ne pas me tuer », il n'y a pas que la voix de Juvencio qui est mise en évidence ; la nouvelle laissera entendre plus tard la voix du sergent (l'un des fils de Guadalupe Terreros).

Dans les lignes qui suivent cette incursion de la première personne de Juvencio, le narrateur reprend la parole et parle de Juvencio à la troisième personne : « Et c'était maintenant qu'ils venaient le chercher, quand, il n'attendait plus personne » (lignes 68-69). Le point de vue à partir du présent est maintenu. Dans ce discours indirect libre qui déploie les pensées de Juvencio, il y a des moments où le verbe introducteur est explicité. C'est le cas dans « maintenant qu'il croyait pouvoir enfin couler au moins ses

derniers jours tranquilles » (lignes 69-70). Et c'est également le cas, comme nous l'avons déjà observé, lorsque le discours direct est utilisé à nouveau pour exprimer la résignation de Juvencio à la fin d'un paragraphe (« C'est déjà ça, se disait-il. Je vais pouvoir faire de vieux os. Ils vont me laisser en paix. », lignes 70-71).

Les deux derniers paragraphes de notre extrait montrent que le narrateur reprend la parole sans s'éloigner du point de vue de Juvencio. Ceci est particulièrement évident lorsque, ayant repris le discours indirect libre, le narrateur transmet les pensées du vieux paysan au moment où il se remémore son passé :

N'avait-il pas, à cause de ça, perdu sa femme ? Le jour où on lui avait annoncé qu'elle était partie, l'idée d'aller la chercher ne lui était même pas venue. Pour éviter de descendre au village, il l'avait laissée partir sans chercher à savoir ni où ni avec qu'elle s'en allait. Il l'avait laissée filer comme tout le reste, sans rien faire. Maintenant, la seule chose qu'il lui restait à défendre, c'était sa peau. Et il la défendrait comme il le pourrait. Il ne devait pas se laisser tuer. Il ne devait pas. Et maintenant moins que jamais. (lignes 78-84)

Les verbes introducteurs (qui, dans ce cas, pourraient être « penser », « sentir » ou « se dire ») sont ici omis. La syntaxe reproduit le rythme de la pensée du vieux paysan, avec ses répétitions (« Il l'avait laissée partir [...]. Il l'avait laissée partir... ») et sa détermination à se battre malgré tout (« Il ne devait pas se laisser tuer. Il ne devait pas. Et maintenant moins que jamais »).

Nous avons vu comment le discours direct à la première personne (dans le cadre d'un dialogue ou marqué par des guillemets et omettant souvent les verbes introducteurs), et surtout le discours indirect libre s'entremêlent dans cette nouvelle. Les autres types de discours (discours indirect avec des verbes introducteurs et discours narrativisé) sont moins fréquents, car la nouvelle cherche à réduire la distance entre le lecteur et les personnages et à faire entendre les voix du monde rural mexicain dans les décennies qui ont suivi la révolution de 1910.